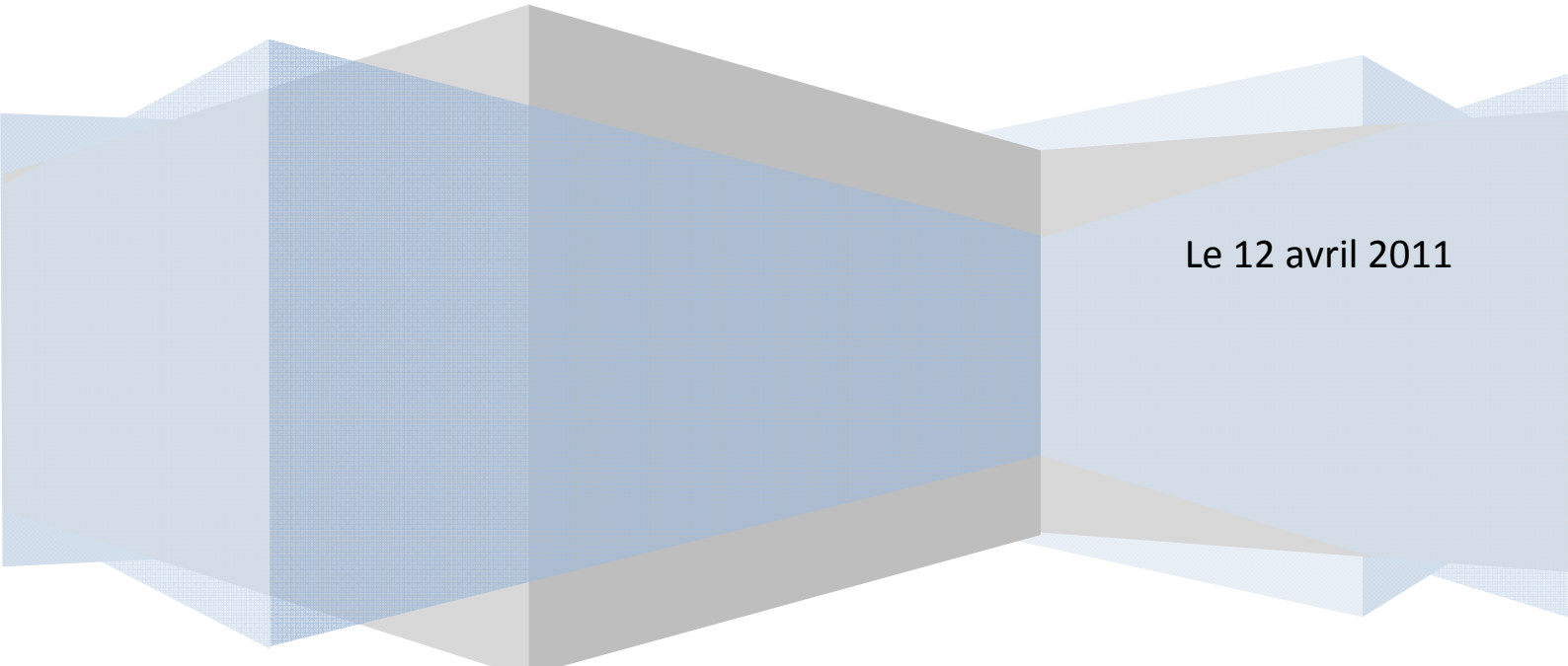


Refuser l'oppression quotidienne : la prévention du harcèlement à l'École

Rapport au ministre de l'éducation nationale de
la jeunesse et de la vie associative

Pr. Éric Debarbieux – Observatoire International de la
Violence à l'École – Université Bordeaux Segalen -



Le 12 avril 2011

1 : Qu'est-ce que le harcèlement entre pairs à l'École ?

La question de la violence à l'École ne saurait se réduire au seul harcèlement entre pairs. Les intrusions extérieures, par exemple, parfois constatées dans des établissements souvent situés en zone urbaine sensible sont d'une toute autre nature, même si elles peuvent parfois y être reliées. De même, la violence de l'institution n'est pas de ce domaine, même si pour certains interlocuteurs elle en est certainement une explication. Enfin, les violences contre les adultes (ou les violences des adultes) ne seront évoquées que de manière indirecte, non qu'elles soient de moindre importance évidemment⁵, ni que des adultes ne puissent être harcelés... ou harceleurs. Toutefois, le « harcèlement entre pairs » est la forme la plus répandue de violence, c'est un des acquis majeurs de la recherche. Nous avons bien conscience donc de ne traiter qu'un aspect du problème de la « violence à l'École », mais un aspect central.

Définition du « harcèlement à l'École »

Une des formes de violence les plus fréquemment étudiées dans le monde est ce que les anglo-saxons nomment le « *School Bullying* » qu'on pourrait traduire avec Catherine Blaya « harcèlement et maltraitance entre pairs à l'École »⁶. Olweus a mené la première recherche importante sur le sujet, dans des écoles norvégiennes auprès d'un échantillon de 140 000 jeunes de 8 à 16 ans. Il donne du *bullying* la définition suivante : « Abus de pouvoir agressif et systématique à long terme »⁷. Par la suite, les enquêtes sur le *School Bullying* se sont développées de manière exponentielle avec des centaines de milliers d'élèves interrogés dans une grande partie des pays européens ainsi qu'au Japon, en Australie ou en Amérique du Nord⁸ ou du Sud. Nous n'avons pas de terme français qui permettrait de traduire exactement cette locution, que les Québécois par exemple décrivent souvent comme « intimidation ». Mais l'essentiel réside bien dans la répétitivité d'agressions mineures. Nous emploierons par commodité le terme de harcèlement car il traduit bien cette idée de répétition.

Il s'agit donc d'une violence répétée, verbale, physique ou psychologique, perpétrée par un ou plusieurs élèves à l'encontre d'une victime qui ne peut se défendre, en position de faiblesse, l'agresseur agissant dans l'intention de nuire à sa victime. Peter Smith le définit ainsi⁹ : « Nous dirons qu'un enfant ou une jeune personne est victime de *bullying* lorsqu'un autre enfant ou jeune ou groupe de jeunes se moquent de lui ou l'insultent. Il s'agit aussi de *bullying* lorsqu'un enfant est menacé, battu, bousculé, enfermé dans une pièce, lorsqu'il reçoit des messages injurieux ou méchants. Ces situations peuvent durer et il est difficile pour l'enfant ou la jeune personne en question de se défendre. Un enfant dont on se moque méchamment et continuellement est victime de *bullying*. Par contre, il ne s'agit pas de *bullying* lorsque deux enfants de force égale se battent ou se disputent. » La victime est souvent isolée, plus petite, faible physiquement, des stigmates corporels lui sont attribués (couleur des cheveux, de la peau, poids, etc.). Leur solitude est d'autant plus grande que les pairs ne souhaitent pas s'associer à eux, de peur de perdre leur statut dans le groupe ou de devenir eux-mêmes victimes. La caractéristique principale du *bullying* est que

⁵ Notre observatoire lance d'ailleurs sous la direction d'Eric Debarbieux et Georges Fotinos et avec le soutien du médiateur de la République et de la FAS-USU une vaste enquête auprès des personnels du premier degré, comme il l'a fait récemment auprès des personnels de direction (Debarbieux et Fotinos, 2011, à paraître).

⁶ Blaya (2006)

⁷ Olweus (1993)

⁸ Smith et alii (1999)

⁹ Smith P., Sharp S., (1992)

l'intimidation physique ou psychique se produit de manière répétée créant un état d'insécurité permanent dangereux pour la victime (Batsche & Knoff, 1994).

DÉBAT 1 : Parler du harcèlement c'est criminaliser des faits ordinaires

L'importance des microviolences a été contestée. Pour certains auteurs, en effet, il est inadmissible d'admettre dans le genre des violences des faits comme les « paroles blessantes, grossièretés diverses, bousculades, interpellations, humiliations ». Ce serait là une surqualification de faits ordinaires qui pousserait à une pénalisation de la société. Cette pénalisation serait en ce qui concerne la délinquance des mineurs et la violence à l'École le pendant sécuritaire des sociétés libérales.

Ce n'est évidemment pas ce qui est en jeu ici. Soyons clairs : une bagarre de cour de récréation ne crée pas le délinquant et encore moins la révolte contre une mauvaise note imméritée le futur terroriste ! Soyons musclés : ce n'est pas parce que deux gosses se battent dans une cour de récréation que ce sont des prédélinquants – et ce n'est pas pour cela qu'il faut les laisser faire. Ce n'est pas parce qu'un garçon de petite section soulève la jupe d'une petite fille de son âge qu'il est ou sera un violeur en série – même s'il convient de l'engueuler ne serait-ce que pour la dignité de la petite fille et la sienne propre. Mais tout change lorsqu'il y a répétition de ces petits « faits », lorsque ce sont toujours les mêmes enfants qui en sont victimes ou qui les perpétuent. Ce que la recherche dit est que la continuité dans les mauvais traitements mêmes peu visibles a des conséquences importantes sur les agresseurs, leurs victimes et les communautés.

Il y va dans ce mécanisme d'une « oppression quotidienne » qu'il faut combattre, et d'abord par justice sociale. Il est quand même extraordinaire qu'il soit « progressiste » de se battre contre le harcèlement au travail, dans une période où le suicide de nombreux cadres et employés y est fortement relié (et reconnu comme accident du travail) et qu'il soit « réactionnaire » de lutter contre le harcèlement à l'École. Vouloir faire de la victime une figure « de droite » participe d'une curieuse cécité qui augmente leur victimation, et finalement est un mépris social renouvelé.

Les principales formes de *bullying* sont physiques, verbales, relationnelles (ostracisme) et sur Internet. Le *cyberbullying* implique l'utilisation de téléphones portables ou d'Internet. Le *bullying* direct est une violence en face-à-face alors que le *bullying* indirect s'inflige via un tiers (répandre des rumeurs méchantes, par exemple). Il existe une autre forme de *bullying*, basée sur l'identité d'un groupe plutôt que sur des caractéristiques individuelles telles que l'homophobie, le sexisme, le racisme, la violence à l'encontre de groupes vulnérables comme les handicapés. Le lien entre harcèlement et discriminations doit donc être clairement affirmé.

Prévalence du phénomène

Au niveau international, comme en France, même si les gouvernements se montrent sensibles au sujet de cette forme de violence, poussés en cela par leurs opinions publiques, très rares sont les pays qui ont mis en place une mesure fiable et répétée du phénomène. La France vient de se doter d'un tel outil avec l'enquête de victimation et climat scolaire en collèges qui vise à interroger tous les deux ans un panel de 18 000 élèves dans 300 établissements. Si cette enquête est achevée sur le terrain les résultats n'en seront connus que dans quelques mois, en septembre ou octobre 2011.

Il existe cependant un nombre conséquent d'enquêtes scientifiques de bon niveau, qui donnent des indications intéressantes et peuvent permettre de situer, même imparfaitement l'ampleur du problème. Ces enquêtes sont très généralement des enquêtes de victimation autoreportée. Au niveau du *bullying*, le succès du questionnaire Olweus a conduit de nombreux pays à interroger des

échantillons considérables d'élèves. En France, les enquêtes de notre observatoire¹⁰, avec quelques autres¹¹, ont eu un caractère pionnier. Surtout nous disposons d'une enquête très récemment réalisée par l'alliance de plusieurs équipes de chercheurs ayant interrogé pour l'UNICEF-France et avec l'aide du ministère de l'éducation nationale un large échantillon d'élèves d'écoles élémentaires dans 8 académies¹².

Les recherches à l'étranger ont permis de montrer que la prévalence du *bullying*, variable entre les pays, oscillait dans une fourchette comprise généralement entre 4% et 6% d'élèves « harceleurs » (les *bullies*) et entre 6% et 15% d'élèves harcelés (les *bullied*). Certaines études accordent une prévalence plus forte, dépassant les 15%, voire les 20% de victimes et d'agresseurs (En Espagne ou au Portugal, et plus loin en Corée par exemple). Ces différences peuvent s'expliquer par des différences d'échantillon, mais surtout par des différences dans la définition du *bullying* lui-même. Il est très curieux de voir par exemple que certains questionnaires considèrent que l'on peut être victime de *bullying* une fois dans l'année, alors que c'est le caractère continu et répété à long terme du *bullying* qui en est la caractéristique principale.

Pour notre part nous suggérons de faire l'impasse sur les difficultés liées au terme unique de « *bullying* » en étudiant comment se combinent le nombre de victimations de différente nature subies par un élève. Notre enquête en école élémentaire a touché un échantillon de 12 326 élèves au total dans 157 écoles. Dans ces écoles tirées au sort, tous les élèves du cycle 3 ont été interrogés. Les victimations subies ont ensuite été testées dans leur fréquence et dans une série qui va des violences apparemment les plus banales aux violences les plus graves: violences verbales et symboliques diverses (surnom, moqueries, rumeurs, ostracisme, insultes, menaces, racisme), violences physiques (pincements et tirage de cheveux, bousculades, coups, bagarres collectives, jets d'objet), vols et dommages contre les biens (dont racket), violences à connotation sexuelle (voyeurisme dans les toilettes, déshabillage forcé, baiser forcé). Chacune de ces questions demandait des précisions sur les lieux, les auteurs, sans omettre le plus souvent la possibilité que ces auteurs puissent être des adultes. Ce questionnaire ne comprend pas de questions directes sur le « harcèlement », l'intimidation ou le *school bullying*. En effet, une question directe sur le harcèlement n'aurait guère de sens ni de précision suffisante. Nous pourrions approcher le harcèlement, c'est-à-dire la répétition victimaire, en voyant comment se combinent les différents types et fréquence de victimations et non pas en partant d'une définition unique et illusoire de cette répétition des agressions et microagressions.

De cette enquête en école élémentaire, nous pouvons tirer les précisions suivantes quant à la prévalence du phénomène en France :

- **Le nombre de victimes de harcèlement verbal ou symbolique peut être estimé à environ 14% des élèves, compris entre 8% d'élèves victimes d'un harcèlement sévère à assez sévère et 6% d'élèves soumis à un harcèlement modéré.**
- **Le taux de victimes de harcèlement physique à l'école peut être estimé à 10% des élèves, compris entre 5% d'élèves victimes d'un harcèlement sévère à assez sévère et 5% d'élèves soumis à un harcèlement modéré.**
- **Le taux de victimes d'un harcèlement qui cumule violences répétées physiques et verbales à l'école peut être estimé à 11,7% des élèves, compris entre 4,9% d'élèves victimes d'un harcèlement sévère à assez sévère et 6,7% d'élèves soumis à un harcèlement modéré.**

Il faut bien en conclure que l'immense majorité des élèves ne sont pas victimes de harcèlement en école élémentaire, même s'ils peuvent être victimes d'une violence occasionnelle. Mais, pour faire

¹⁰ Cf. Debarbieux, E. (1996 ; 1999 ; 2006)

¹¹ par ex Carra et Sicot, 1997 ; Carra, 2009

¹² Debarbieux (2011).

image il faut bien noter qu'un peu plus d'un enfant sur 10 est soumis au harcèlement. Un enfant sur 20 étant soumis à un harcèlement sévère ou très sévère.

IHG classé	Nb. cit.	Fréq.
Non victimes	4662	37,8%
Victimes très occasionnelles	4121	33,4%
Victimes occasionnelles	2110	17,1%
Harcèlement modéré	825	6,7%
Harcèlement sévère	420	3,4%
Harcèlement très sévère	186	1,5%
TOTAL OBS.	12326	

Tableau 1 : Élèves victimes de harcèlement en écoles élémentaires, en France (OIVE/UNICEF, 2011)

En collège, l'enquête la plus récente disponible – avant la grande enquête menée actuellement par la DEPP reste une enquête de notre observatoire menée auprès d'élèves de 12 à 16 ans dans 38 collèges de tous types sociaux. Elle n'a pas la même puissance statistique et est moins complète sur le plan des indicateurs de victimation que notre enquête en écoles élémentaires. Elle permet cependant de donner une indication quant à la combinaison de cinq types de victimation répétées : insultes, racisme, coups, vol, racket.

Nombres de victimations	N	Fréquence
Pas de victimations	778	13,8
1 type de victimation	1458	25,9
2 types de victimation	1653	29,4
3 types de victimation	1171	20,8
4 types de victimation	415	7,4
5 types de victimation	144	2,6
Total	5619	100

Tableau 2 : Victimations hétérogènes cumulées, élèves de collèges français 11-16 ans (N=5619, Debarbieux, 2003)

Nous obtenons là encore une estimation de 10% environ d'élèves agressés à répétition en collège (4 types d'agressions subies et plus) – et notre recherche montre que ces élèves sont en beaucoup plus grande souffrance, en insécurité forte.

Les nouvelles formes de harcèlement

Les développements des technologies de la communication changent le problème du harcèlement à l'École, en abolissant la distinction entre harcèlement à l'École et poursuite de ce harcèlement hors l'École. C'est un des problèmes qui actuellement inquiète le plus la recherche spécialisée. Au moyen du « cyberharcèlement », le harceleur et surtout les groupes de harceleurs peuvent poursuivre leurs victimes hors des murs de l'École. La technologie décuple la portée que peut avoir l'agresseur en lui permettant d'intimider partout et en tout temps. Si l'on en croit des témoignages recueillis auprès des équipes mobiles de sécurité, cela devient un des problèmes majeurs dans le déclenchement des faits de violence collective (bagarres collectives naissant de rumeurs sur le web, sur Twitter ou par SMS par exemple).

D'après plusieurs enquêtes américaines du *Cyberbullying research center*, le nombre de jeunes ayant été victimes de cette forme particulière de violence est important. Ce centre propose la définition suivante : « quand on se moque de manière répétée d'une autre personne en ligne, ou qu'on la harcèle par courrier électronique ou quand on poste quelque chose en ligne à propos d'une autre personne qu'on n'aime pas ». En utilisant cette définition environ 20% d'un échantillon randomisé de plus de 4 400 élèves de 11 à 18 ans interrogés en 2010 répondaient avoir été à un moment ou un autre victimes de ce type de comportement. La même proportion indiquait avoir été agresseur et finalement un sur dix avoir été victimes et agresseurs.

Peu d'études quantitatives sont cependant disponibles pour mesurer l'ampleur du phénomène en France. Il existe certes la grande enquête EU kids Online¹³ menée dans 25 pays européens par un réseau de recherche piloté par la *London School of Economics* et dont l'équipe française était dirigée par Dominique Pasquier, du Laboratoire traitement et communication de l'information (LTCl) (CNRS/Télécom Paris Tech). Cette enquête a été réalisée à domicile entre mai et août 2010 sur un échantillon de 25 140 enfants de 9 à 16 ans utilisateurs d'Internet (en France c'est le cas de 87% des 9-16 ans) et un de leurs parents. L'échantillon français a été de 1 000 enfants environ. Mais cette enquête ne fournit que des renseignements très partiels sur la cyberintimidation. Elle permet cependant de prendre la mesure de la possibilité d'exposition des enfants et des adolescents à ce harcèlement.

L'enquête montre, en effet, qu'ils sont une petite minorité à être confrontés à des problèmes sur Internet, et, quand c'est le cas, ils sont peu nombreux à dire avoir été perturbés. Cependant, « les enfants de 9-16 ans utilisent presque tous Internet (93%). Ils consultent Internet au moins une fois par semaine et ils y passent en moyenne une heure et demie par jour. Les enfants vont sur Internet de plus en plus jeunes : l'âge moyen au premier accès est de 7 ans au Danemark et en Suède contre 8 ans dans plusieurs autres pays d'Europe du Nord. En France, l'âge moyen est de 9 ans pour la première navigation sur le web ». Les enfants européens utilisent plus Internet à la maison (87 %) qu'à l'école (63 %) et à la maison ils se connectent principalement dans leur chambre (41%). D'après Pasquier, « 59 % ont un profil sur un réseau social et ce profil est public dans 26 % des cas. Seulement¹⁴ 25% des enfants entretiennent une communication en ligne avec des inconnus sur Internet, surtout lors de participation à des chats, des jeux ou des mondes virtuels». Les réseaux sociaux sont très importants : 80% des 15 - 16 ont un profil facebook, 25% des 9-10 ans (bien que cela soit interdit à cet âge, on constate que cela se fait avec l'accord des parents). Il y a une entrée très précoce sur les réseaux sociaux. Cela génère l'apprentissage de la gestion de ses amis. C'est un apprentissage de la société. Cela peut s'avérer douloureux, blessant pour les enfants, par exemple lorsque l'on disparaît de la liste des amis. La gestion publique de l'amitié n'est pas facile. Il faut apprendre à gérer cela ».

Une enquête passée dans l'académie de Bordeaux en 2009 par notre observatoire¹⁵ auprès de 462 collégiens, montre que 10% des élèves ont été confrontés à une intimidation occasionnelle, et 7,5% fréquente sur Internet, que 5% ont été victimes de « *happy slapping* », 2,8% plusieurs fois. Une autre enquête inédite menée par l'auteur de ce rapport en Aveyron en 2010 a révélé que dans un échantillon de 1 061 collégiens de cinq collèges plus de 6% avaient été confrontés de manière répétée à des moqueries sur Internet, et 5% à des rumeurs propagées par SMS. La fragilité des connaissances sur l'extension du phénomène interdit toute généralisation de ces chiffres.

¹³ http://www2.cnrs.fr/sites/communiquer/fichier/rapport_english.pdf

¹⁴ Nous pouvons être un peu perplexes devant ce « seulement » : 1 enfant sur quatre communiquant avec des inconnus sur Internet c'est une proportion quand même très importante !

¹⁵ Blaya, C. (2010). *Cyberbullying and happy slapping in France: a case study in Bordeaux*.

2 : Pourquoi lutter contre le harcèlement à l'École ?

Centrer l'action publique sur le harcèlement à l'École peut sembler critiquable sur trois points : ces faits « ont toujours existé » et « ne sont pas bien graves » et ils sont normaux dans un groupe d'enfants ou, critiques complémentaires : en se focalisant sur ce phénomène on manque les problèmes essentiels qui sont la sécurité à l'école mise à mal par la délinquance et on oublie le rôle essentiel de l'École qui est de transmission des connaissances. S'il est une constante dans la manière dont les adultes considèrent le harcèlement entre pairs c'est qu'il passe souvent comme banal, sans importance, presque naturel¹⁶.

À ces trois objections, il convient de répondre en évoquant les conséquences maintenant très connues du harcèlement à l'École, conséquences qui touchent aussi bien les apprentissages, que la santé mentale ou les questions de sécurité publique

Conséquences scolaires du harcèlement¹⁷

La relation entre la violence et les apprentissages a fait l'objet de nombreuses recherches et il s'avère que le fait d'être exposé de façon régulière à des comportements violents altère les fonctions cognitives telles que la mémoire, la concentration, les capacités d'abstraction. Les enfants victimes d'ostracisme ont une opinion plus négative de l'École, mettent en place des stratégies d'évitement et sont donc plus souvent absents, et ont des résultats scolaires inférieurs à la moyenne¹⁸. Ces chercheurs montrent que 29% des victimes ont du mal à se concentrer sur leur travail scolaire. Du côté des agresseurs, les problèmes sont aussi importants, avec un pourcentage important d'élèves qui sont en échec scolaire. Une victime sur cinq a tendance à s'absenter pour ne pas affronter son ou ses agresseur(s). DeRosier et son équipe¹⁹ ont évalué 3 cohortes d'élèves sur 4 ans et ont révélé que les enfants victimes d'ostracisme avaient des taux d'absentéisme plus élevés que les autres et de moins bons résultats aux tests scolaires que les élèves qui ne sont pas rejetés. Une autre étude auprès de 188 absentéistes chroniques au Pays de Galles, conclut que 14,8% d'entre eux ont affirmé que la première fois qu'ils se sont absentés, c'était parce qu'ils étaient victimes de maltraitance et harcèlement et 18,8% ont donné la même raison pour une absence persistante.

DÉBAT 2 : On ferait mieux de s'attaquer à la transmission des connaissances...

Agir sur le harcèlement à l'École pourrait paraître très secondaire, au regard de ce qu'est le cœur de mission de l'enseignement : la transmission des connaissances. Cependant, cette transmission est largement contrariée par le phénomène : décrochage scolaire, absentéisme, troubles de la concentration et de la mémoire sont largement corrélés au harcèlement.

Ainsi, le Dr. Twemlow²⁰, suite à l'expérimentation d'un programme d'intervention contre le *bullying* basée sur le refus de la maltraitance entre pairs, a constaté une hausse significative des résultats scolaires des élèves qui avaient participé à l'action alors que les résultats des élèves de l'école contrôle n'affichaient aucun changement.

Lutter contre le harcèlement entre pairs, c'est lutter pour la réussite scolaire.

¹⁶ Elton, 1989. Lord Elton est l'auteur du rapport de la chambre des Lords qui a engendré les premières politiques ambitieuses de lutte contre le *School Bullying* en Angleterre.

¹⁷ Cette partie reprend largement la fiche réalisée par Blaya pour le CS des Etats généraux. Cf. Blaya (2010)

¹⁸ Sharp et Smith (1994).

¹⁹ DeRosier (1994).

²⁰ Twemlow S.W. et alii (2001). Twemlow est médecin psychiatre aux USA, professeur au Baylor College de médecine, et expert au sujet des school shooting auprès du FBI. Il est aussi psychanalyste.

La maltraitance et le harcèlement entre élèves peuvent avoir également des conséquences sur l'ensemble du climat d'une classe ou d'un établissement. Il est en particulier démontré par une recherche finlandaise²¹ comment un groupe d'enfants témoin de harcèlement avait une vision négative de l'École et comment les enseignants perdaient de leur aura en étant incapable de protéger les élèves.

Conséquences en termes de santé mentale

Le harcèlement affecte le métabolisme et les défenses immunitaires. Ainsi, les victimes mais aussi les témoins peuvent souffrir d'un arrêt de croissance, et de divers symptômes tels que vomissements, évanouissements, maux de tête, de ventre, problèmes de vue, d'insomnie, etc.

L'une des difficultés majeures avec le harcèlement et la maltraitance, c'est que la victime a du mal à demander de l'aide car bien souvent elle pense qu'elle est responsable du traitement qu'elle subit et a honte. Ce type de victimation induit une érosion de l'estime de soi qui amène les victimes à supporter leur détresse en silence. Elles développent **des symptômes d'anxiété, de dépression et ont des idées suicidaires**, ces problèmes pouvant s'inscrire dans le long terme. À l'âge de 23 ans, les garçons ayant été victimes présentent toujours des problèmes de dépression et de faible estime de soi²² et **le harcèlement a été identifié comme l'un des stressseurs les plus fortement associés avec les comportements suicidaires chez les adolescents**. Le Docteur Salmon et son équipe²³ de l'université d'Oxford montrent que 38% des jeunes patients envoyés dans une clinique de jour avaient une expérience récente de harcèlement et maltraitance en milieu scolaire. Plus de 70% d'entre eux avaient été diagnostiqués comme dépressifs. Le fait d'avoir été témoin de violence est associé significativement avec la dépression, le syndrome de stress post-traumatique et l'anxiété. Une victime de harcèlement en milieu scolaire qui ne bénéficie pas du soutien des adultes parce qu'elle n'a pas parlé de son problème ou parce que les adultes pensent qu'il ou elle doit apprendre à se défendre seul et qu'il s'agit de simples chamailleries entre enfants présente quatre fois plus de risque d'attenter à sa vie qu'un autre enfant²⁴. Ainsi, en France, Blaya²⁵ dans son étude sur le décrochage scolaire a-t-elle été amenée à interroger des jeunes en unité d'accueil hospitalière après une tentative de suicide. Sur trente jeunes interrogés, plus de la moitié avaient une expérience de victimes de harcèlement et de maltraitance en milieu scolaire.

Le lien est également à faire entre le harcèlement et ce que l'on nomme les « jeux dangereux ». L'enquête récente de notre observatoire en écoles élémentaires a bien mis ce lien en évidence, en utilisant comme seuls indicateurs un jeu de non-oxygénation, le jeu du foulard, et un jeu d'attaque ou d'agression, la canette, ou « petit pont massacreur ». Le risque lié aux jeux dangereux augmente avec le harcèlement : 6% des non-victimes disent avoir joué au jeu du foulard contre plus de 38% des victimes de harcèlement sévère. Il en va de même du jeu de la canette ou de ce qui s'appelle encore parfois le « petit pont massacreur ». Ce jeu consiste à jouer à shooter dans une canette métallique (ou un pot de yaourt, etc.) celui qui est touché par la canette se voit pris dans une mêlée qui peut être brutale, recouvert par l'ensemble du groupe. Cette canette ne tombe pas au hasard : elle touche les boucs-émissaires dix fois plus que les autres... La littérature a bien démontré que les adolescents violents se caractérisent par une cooccurrence de conduites à risques²⁶. Ils présentent par exemple davantage de troubles liés à une substance : alcool, substances illicites. Il a aussi été souligné que les

²¹ Salmivalli & Voeten, 2004

²² Olweus, 1993.

²³ Salmon et alii (2000) Salmon est un psychiatre spécialiste des pathologies adolescentes et des questions de statistiques médicales. Il travaille à Oxford.

²⁴ Olweus, 1978.

²⁵ Blaya (2010).

²⁶ Cf. la synthèse réalisée par Gregory Michel pour le conseil scientifique des Etats Généraux de la sécurité à l'École (en ligne sur le site des EG)

agresseurs en milieu scolaire présentaient dans approximativement la moitié des cas un trouble du comportement avéré.

Les troubles de la socialisation sont fréquents tant chez les agresseurs que chez les agressés ou les agresseurs/agressés. Les hommes tout comme les femmes qui ont été victimes de harcèlement et maltraitements pendant leur scolarité rencontrent, par la suite, plus de difficultés à entretenir des relations avec le sexe opposé. De plus, Farrington²⁷ (1993) dans son étude longitudinale a démontré qu'il y avait une certaine transmission transgénérationnelle dans le rôle de victime, les enfants de victimes de *bullying* ayant tendance à être victimes eux-mêmes. La recherche montre avec régularité la persistance de très longue durée de ces troubles. Les études rétrospectives avec les adultes suggèrent l'impact possible de la victimation dans l'enfance et indiquent que certains effets peuvent être de long terme. Le rôle de victimes reste plus fréquent, une faible estime de soi et des tendances dépressives beaucoup plus fortes pour les adultes ayant été harcelés autrefois. Les témoignages recueillis récemment et les personnes rencontrées lors des auditions ont confirmé ces conséquences de long terme.

DÉBAT 3 : Ces faits ne sont pas graves, ils ont toujours existé

Une manière commune de nier ces formes de violence est tout simplement de ne pas les voir ou de les considérer comme « normales », comme une espèce d'éternel enfantin. Il y a bien sûr toujours eu des bagarres, des insultes, des duretés dans les groupes d'élèves. Et ce n'est pas forcément dramatique. Qu'on se rappelle tout simplement la *Guerre des boutons* ! Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici, mais bien de la construction oppressive sur les individus et les groupes par le harcèlement et les microviolences continues.

Il est vrai que le phénomène passait largement inaperçu et qu'il a fallu une prise de conscience nouvelle. Mais ce n'est pas parce qu'un phénomène est ancien qu'il faut considérer qu'il est naturel ou normal et qu'il faut laisser faire. Soyons clair : la rage existait avant Pasteur, il est quand même important que grâce à lui nous puissions la soigner. Soyons musclé : des pratiques maintenant reconnues comme violentes n'ont pas été reconnues comme telles durant des siècles : ainsi du viol, ainsi de la maltraitance à enfants.

Le lien entre harcèlement et dégradation de la santé mentale, y compris dans ses conséquences les plus lourdes, suffit largement à montrer l'importance psychologique du phénomène.

Conséquences en termes de sécurité publique

Ces effets de long terme ne touchent pas que les victimes. Ils touchent aussi les agresseurs. Certes, une grande partie de ceux-ci ne deviennent pas des délinquants ou des harceleurs de long terme. Toutefois, d'après Olweus, une forte corrélation semble exister entre le fait d'être un *bully*, un maltraitant durant les années passées à l'École et connaître des problèmes avec la loi en tant qu'adulte. Dans son étude, 60% de ceux qui étaient caractérisés comme maltraitants à l'École ont été appréhendés au moins une fois pour un fait délinquant à l'âge de 24 ans²⁸.

Les maltraitants chroniques semblent avoir plus de difficultés à développer des relations humaines positives une fois adultes²⁹. Ils sont plus susceptibles de maltraiter leurs compagnons et d'utiliser les punitions corporelles et la violence à l'encontre de leurs enfants³⁰. Les garçons qui agressent et

²⁷ Farrington, D.K. (1993). David Farrington est un criminologue célèbre, auteur d'un nombre d'études important, pour l'université de Cambridge. Il est le vice-président de notre observatoire.

²⁸ Olweus, D. (1993)

²⁹ Oliver, Hoover, & Hazler, 1994

³⁰ Roberts (2000).

maltraitent leurs pairs de façon régulière à l'adolescence sont trois à quatre fois plus à risque d'adopter des conduites socialement inacceptables et violentes par la suite.

En ce qui concerne les violences les plus lourdes, celles auxquelles le discours commun tend souvent à réduire le phénomène de la violence à l'École, voire celui de la délinquance et de l'insécurité la recherche suggère fortement un lien entre agressions précoces répétées et délinquance ultérieure, voire dans les cas extrêmes violence létale. Les garçons victimes sont plus susceptibles que les autres d'utiliser une arme, et d'adopter eux-mêmes une conduite violente indépendamment des facteurs familiaux et sociaux. En bref, le harcèlement subi à l'École joue un rôle important dans les *school shooting*, comme le montre une recherche nord-américaine³¹. Cette recherche, publiée dans un rapport du FBI en 2000 porte sur les tirs meurtriers dans les écoles entre 1974 et 2000. Elle prouve que 75% de tous les *school shooters* avaient été victimes de maltraitance entre élèves. D'après ce rapport, le tireur s'était souvent senti persécuté, harcelé, humilié, attaqué ou blessé avant l'événement. « Beaucoup avaient souffert d'un *bullying* sévère et de long terme et avaient été harcelés, ce que plusieurs agresseurs décrivent comme un tourment. » La peur développée par l'élève agressé et humilié est une des raisons principales invoquées pour se rendre armé à l'École.

DÉBAT 4 : En luttant contre le harcèlement on ne s'attaque pas au vrai problème : celui de la sécurité dans les écoles

Les représentations communes de la violence ordinaire répétitive tendent à penser que si ce phénomène est certes condamnable, il y a plus grave et que si l'on veut lutter contre « la violence à l'École » des mesures plus drastiques que des campagnes de prévention du harcèlement sont nécessaires.

Cependant, en ce qui concerne les violences les plus dures (la violence des armes à l'École), la délinquance ultérieure et des questions comme la violence intrafamiliale, le harcèlement à l'École est clairement un facteur aggravant, voire déclencheur.

Bref, prévenir précocement le harcèlement c'est aussi prévenir des violences ultérieures qui peuvent être lourdes et de long terme.

En même temps et qui ne fait pas débat dans la communauté scientifique cela n'a rien à voir avec une quelconque préconisation au « fichage » précoce de jeunes « harceleurs ». Ceci ne signifie pas que la prise en compte de la continuité du harcèlement nécessite une politique de « tolérance zéro » ou un profilage précoce des futurs délinquants. Cela avait été fort bien démontré lors des débats des Etats généraux par Russell Skiba, par exemple. Mais le débat fait rage en France et l'accusation « d'importer des modèles américains » forcément réactionnaires est fréquente. Ce que dit la recherche n'est certainement pas qu'à une seule « incivilité » ou à un fait réprimandable mais somme toute banal correspond une lente descente vers les bas-fonds du crime et la violence insupportable. Une bagarre de cour de récréation ne crée pas le délinquant et encore moins la révolte contre une mauvaise note imméritée le futur terroriste ! Ce que la recherche dit est que la continuité dans les mauvais traitements même peu visibles a des conséquences importantes sur les agresseurs, leurs victimes et les communautés. La recherche ne dit pas que la présence de certains facteurs de risque entraînera fatalement à la délinquance ultérieure. D'ailleurs, je laisse sur ce sujet la parole au FBI.(Vossekuil et alii, 2002) : le FBI pense par exemple que profiler des étudiants qui peuvent posséder des traits similaires à ceux des *school shooters* n'est pas un remède efficace. Le gros problème avec le profilage est qu'il inclurait environ 25% des élèves, qui auraient les mêmes caractéristiques que les *school shooters*. Le rapport des services secrets (FBI) est précis: le profilage comporte un risque de sur-identifier les élèves et de stigmatiser des populations, ajoutant finalement de la violence à la violence. Prévention précoce n'est pas fichage précoce. Il ne faudrait quand même pas que pour des raisons idéologiques nous cessions de penser l'importance de la prévention.

³¹ Vossekuil et alii, 2002

La recherche a d'ailleurs bien montré que les programmes de prévention précoce du harcèlement étaient plus efficaces et coûtaient beaucoup moins cher en termes de dépenses de santé, d'assistance sociale et de maintien de l'ordre que les dispositifs ultérieurs de répression ou de traitement³². De même, quand on sait combien sont reliés décrochage scolaire et harcèlement à l'École, on ne peut s'empêcher de penser aux évaluations canadiennes (Hankivsky, O., 2008)³³ qui ont calculé le coût de ce décrochage, établi à plus de 300 000 dollars par décrocheur et estimé en coût annuel global à par exemple 24 milliards de dollars quant aux seules dépenses de santé, ou à 1,1 milliards de dollars en assurance emploi.

³² Cohen and Piquero, 2009

³³ Disponible en ligne : <http://www.ccl-cca.ca//pdfs/OtherReports/CostofdroppingoutHankivskyFinalReport.pdf>

3 : Les causes du harcèlement à l'École

Si l'on en croit la sentence latine célèbre *Homo homini lupu*, reprise par bien des penseurs célèbres comme Hobbes ou Freud, la nature de nos louveteaux de cour de récréation suffirait comme explication universelle à leur violence. Bien sûr, les comportements agressifs et les déséquilibres de pouvoir sont chose commune chez les humains, y compris en milieu scolaire. Mais ce pessimisme radical ne suffit cependant pas à expliquer pourquoi la majorité des enfants ne sont ni des harcelés ni des harceleurs, ni pourquoi les manifestations et la fréquence de celui-ci varie suivant les sociétés ou plus simplement les établissements scolaires. En réalité, toutes les explications monocausales du harcèlement en particulier, comme de la violence en général, sont insuffisantes, réductrices et parfois dangereuses : le désarroi cherche vite une explication dont le risque est de désigner quelque bouc émissaire proche ou lointain. À une interrogation légitime sur les causes du harcèlement à l'École la recherche ne peut apporter d'explication simple, car ces causes sont bien plus multiples et complexes que ce que les idéologies communes ou pseudo-savantes peuvent le dire. Le caractère généraliste des explications idéologiques est bien peu opérant. Il soulage peut-être en nommant l'ennemi, mais il est aussi désespérant, dans une espèce de croyance en un complot général contre le savoir, la civilisation, la culture, l'école.

Contre le simplisme de la cause unique

Nous disposons de modèles explicatifs extrêmement fouillés, qui peuvent conduire à quelques certitudes, et dégager le champ pour pouvoir agir. De nombreux facteurs sont susceptibles de contribuer à l'émergence du phénomène. Dans la littérature scientifique, le refus du simplisme monocausal est de mise, simplisme qui stigmatise des populations dites « à risque », qu'il s'agisse des femmes monoparentales, des immigrés ou des enfants du divorce. L'idée même qu'un seul « stresser » (par exemple le divorce) puisse expliquer les difficultés vécues est abandonnée depuis très longtemps³⁴.

À la limite on peut dire que rien n'est en soi cause du harcèlement à l'École : la monoparentalité seule, par exemple, n'explique rien, n'est pas une cause de la violence, pas plus qu'aucun facteur pris isolément. Tout est question de combinaison de facteurs de risque dans l'augmentation de la probabilité de développer des troubles soit internalisés (dépression, perte d'estime de soi...) ou externalisés (dont l'agressivité). Il en va de même dans la capacité de chaque individu à faire face à un événement ou à une situation, ce qu'on appelle sa capacité de résilience. Les facteurs de risque ne sont donc pas un signe du destin, une temporalité tragique où tout est déjà trop tard, encore moins une assignation à délinquance et à marquage social. Ils sont le signe d'une vulnérabilité surmontable. La mesure de la vulnérabilité n'est pas une prophétie.

Chez l'enfant, la vulnérabilité peut se révéler face à des facteurs de risques que sont des événements stressants, ou des situations personnelles ou environnementales qui augmentent la probabilité du sujet à développer des troubles psychologiques ou du comportement qu'on ne confondra pas avec la délinquance ou une quelconque « pré-délinquance ». La présence d'un seul facteur n'augmente pas la probabilité de problèmes ultérieurs. La probabilité des problèmes émotifs et comportementaux augmente considérablement avec l'association de plusieurs facteurs de risque. Par exemple, un enfant vivant dans un quartier défavorisé n'est pas plus à risque de vulnérabilité qu'un autre enfant, sauf si se cumulent d'autres problèmes, dans les relations parentales ou dans les relations avec les pairs et l'environnement social et scolaire.

³⁴ Cf la fiche du conseil scientifique des EG sur les facteurs de risque associés à la violence, sous la responsabilité de Laurier Fortin.

Les facteurs explicatifs du harcèlement à l'École

Tout en gardant en mémoire que ce qui compte est le lien cumulatif existant entre les facteurs de risque (et de protection), il est classique de présenter ces modèles à partir de trois grandes catégories : les facteurs personnels (caractéristiques de l'enfant), les facteurs familiaux, les facteurs socio-environnementaux.

1 : Les facteurs personnels

Les caractéristiques de l'élève lui-même peuvent avoir une influence marquée sur le fait d'être victime ou agresseur. Si l'on a longtemps testé les facteurs liés aux événements périnataux et biologiques, cette piste est actuellement largement abandonnée³⁵. Les pathologies liées à la naissance apparaissent très faiblement, voire pas du tout corrélées au développement d'épisodes violents ultérieurs.

Par contre, certaines caractéristiques sont admises par tous. La première de celle-ci est liée au genre : les garçons sont, dans toutes les recherches, beaucoup plus exposés au risque de harcèlement – tant comme victimes que comme agresseurs- que les filles. Il ne s'agit pas d'une fatalité « biologique » et cela ne signifie pas que les filles ne peuvent pas être également agresseurs. Par exemple, une enquête américaine (Nansel et alii, 2001) sur le harcèlement à l'École met en lumière le risque de victimation répétée, chronique, chez les garçons : dans cette enquête, 26% des garçons contre 13% des filles avaient subi des épisodes de harcèlement entre pairs durant leur scolarité. Notre enquête récente en école élémentaire montre que dans presque toutes les catégories de violence et de harcèlement les garçons sont nettement plus harceleurs et harcelés, y compris par les rumeurs et médisances³⁶.

Un deuxième consensus existe pour noter une forte relation entre intelligence faible des sujets et harcèlement. Les déficits sur le plan des habiletés cognitives, telles que représentées par les habiletés langagières, peuvent interagir avec d'autres dimensions du comportement et de l'environnement, favorisant ainsi une stabilisation des conduites agressives. Les difficultés à analyser correctement les rapports sociaux sont également bien observées (manque d'empathie par exemple). Sur ce versant psychologique de l'étiologie des troubles constatés, les chercheurs emploient souvent le concept de tempérament (Vituro & Gagnon, 2003 p. 243) qui résume le bagage neurobiologique de l'enfant. Il est cependant important de considérer que ce tempérament est un construit social au moins autant qu'une donnée « génétique ». Dans l'approche par facteurs de risque, il est avancé que l'interaction entre ce bagage génétique et le milieu familial puis scolaire est seule prédictive d'éventuels troubles de la conduite. Il n'y a pas plus de chromosome du harcèlement que de chromosome du crime.

Les facteurs physiques sont eux aussi reliés au risque de violence, mais encore une fois en association avec d'autres facteurs culturels et psychologiques. Ainsi, les enfants plus petits, plus faibles, timides, dépressifs et peu sûrs d'eux-mêmes sont plus souvent victimes³⁷. À l'inverse les agresseurs sont souvent plus grands, plus forts physiquement (Olweus, 1993). Sur le plan de la différence, seules les recherches sur les adolescents et adolescentes homosexuels ou considérés comme tels par leurs pairs ont montré un net lien avec la victimation, dans une homophobie pouvant être brutale ou verbale³⁸. On doit y voir évidemment une idéologie machiste qui forme le fond de la loi du plus fort. Les mêmes travaux, comme les travaux français³⁹, mettent en évidence que cette différence qui éloigne peut être liée à des enfants intellectuellement précoces, ou simplement au fait d'être un élève studieux.

³⁵ Hawkins et alii, 2000

³⁶ Voir aussi la synthèse de Royer (2010)

³⁷ Voss & Mulligan, 2000

³⁸ Benbenisty & Astor, 2005, pour une revue de la question

³⁹ Blaya, 2010

Alors que certains auteurs de *bullying* sont populaires parmi leur groupe de pairs, les victimes ont plutôt tendance à être isolées, à avoir des amis peu fiables ou qui ne bénéficient pas d'un statut très positif. La solitude est une des expériences majeures des victimes de harcèlement, et la résilience n'en est que plus difficile par manque d'une main tendue (Cyrulnik, 2001).

2. Les facteurs familiaux

Les pratiques éducatives inadéquates des parents se caractérisent principalement par le peu d'engagement des parents dans les activités de leur enfant, par la mauvaise qualité de la supervision démontrée, par exemple, par la méconnaissance des activités de leur enfant, par l'instabilité de la discipline et par les pratiques disciplinaires punitives et coercitives⁴⁰.

Il n'y a pas une équation simple du type violence des enfants = laxisme des parents. Les études sur l'influence des styles parentaux sont très bien renseignées, et de longue date. Certes, la permissivité excessive est corrélée au risque de développer des troubles du comportement, toutes les grandes revues de question en sont d'accord⁴¹. Il en va ainsi pour le harcèlement à l'École. Mais la corrélation est beaucoup plus forte avec un style parental excessivement autoritaire⁴² et particulièrement avec un usage du châtiment corporel. Il est maintenant totalement admis que la « violence génère la violence », n'en déplaise aux nostalgiques de la fessée à l'ancienne. Il en va bien de même avec la maltraitance avérée et les abus sexuels. Ceci dit, le style inconsistant, par manque de règles claires ou par alternance de phases de rigidité et d'indifférence, est aussi un facteur de risque au même titre que les conflits intrafamiliaux et bien plus que ne l'est la séparation.

Le faible engagement dans les activités des enfants, le manque de relations chaleureuses au sein de la famille sont considérés comme facteurs de risque. À l'inverse, la surprotection parentale est fréquemment évoquée comme un trait fréquent chez les enfants victimes de harcèlement⁴³. Il semble que les enfants surprotégés par leurs proches ne développent pas une assertivité suffisante, ce qui tend à les fragiliser et à les désigner comme victimes.

3. Facteurs de risque socio-économiques

Au niveau général de la violence et de la délinquance, plusieurs études rapportent que le faible niveau socio-économique des familles est fortement associé aux conduites antisociales et agressives⁴⁴. Bien entendu, les parents à faible revenu n'engendrent pas automatiquement des enfants présentant des conduites antisociales et agressives, mais la pauvreté est au centre d'un ensemble de facteurs influents les uns sur les autres. En effet, ces familles sont plus susceptibles d'envoyer leur enfant dans une école située dans un milieu défavorisé où le contexte social et scolaire est moins favorable à la réussite scolaire que dans celles de milieux socio-économiques moyens ou élevés. De plus, un niveau socio-économique faible est associé à des parents moins scolarisés, ce qui engendre de plus grandes difficultés à intégrer le marché de l'emploi.

En ce qui concerne le harcèlement à l'École, les facteurs socio-économiques sont différemment appréciés dans les recherches et ne sont de toute manière jamais totalement explicatifs. Ainsi, si dans nos recherches en écoles secondaires la victimation répétée était nettement plus fréquente dans les collèges sensibles (15% d'élèves victimes) il n'en restait pas moins qu'elle touchait encore 10% des élèves de collèges ordinaires. Notre dernière recherche en écoles élémentaires ne montre que très peu de différences entre les écoles de l'éducation prioritaire et les autres. On pourra certes dire que les facteurs économiques sont des facteurs aggravants, mais qu'ils ne sont pas une explication unique.

⁴⁰ Kazdin, 1995; Walker et al., 1995

⁴¹ Fortin, 2003 ; Vitaro & Gagnon 2003

⁴² Dumas, 1999 ; Kazdin, 1995

⁴³ Olweus, 1993

⁴⁴ Aguilar *et al.* 2000

DÉBAT 5 : Rien n'est possible sans un changement économique global ?

Lutter contre le harcèlement à l'École serait trahir la cause des damnés de la terre... La violence existerait car, et uniquement car, il y a une inégalité économique tellement criante qu'elle détruit toute possibilité de lien social, enfermant dans la délinquance et la violence réactionnelle et désespérée des pans entiers de notre société. Bref, la violence ne serait que le résultat des brutalités réelles et symboliques du néolibéralisme en acte.

La recherche montre au contraire que, en ce qui concerne le harcèlement, les facteurs économiques semblent assez peu opérants. Seule l'association de facteurs de risque de différents ordres est explicative des comportements violents. Le risque de surestimer les facteurs socio-économiques est celui d'un déterminisme absolu qui ne se peut résoudre qu'en romantisme révolutionnaire ou fatalisme triste. Cela ne signifie pas qu'il ne faille pas lutter contre l'exclusion sociale, mais cette exclusion peut toucher des catégories d'individus dont la différence n'est pas d'ordre simplement économique – qu'il s'agisse des homosexuels, ou des enfants intellectuellement précoces par exemple. À moins de soumettre sa pensée aux facilités de l'idée d'une culpabilité des victimes telles que les voient leurs agresseurs: ce seraient des « petits bourges », ce qui permet une autojustification sociale commode sans doute, mais fausse.

Bref, il n'y a pas besoin d'attendre la révolution prolétarienne (ou les lendemains d'élections) pour agir.

4. Facteurs de risque associés à l'influence des pairs

À l'adolescence, l'influence des amis est un facteur de développement social très puissant et les jeunes organisent leurs relations en différents réseaux relativement homogènes. Le milieu scolaire offre au jeune la possibilité d'être quotidiennement en contact avec des pairs. C'est en soi évidemment très important et favorable. Nous avons démontré à partir d'une vaste enquête de délinquance autoreportée en France⁴⁵ que la plupart de ces groupes sont des groupes amicaux protégeant contre la violence. Mais, pour les 8% de collégiens qui reconnaissent faire partie d'une bande délinquante, et une fois la bande intégrée, la violence individuelle augmente considérablement. On observe alors un absentéisme scolaire, des problèmes disciplinaires, la suspension et enfin, l'abandon des études. L'identification à des groupes de pairs délinquants est depuis longtemps renseignée comme un des facteurs les plus corrélés à la délinquance des mineurs en général. Dans la mesure où le harcèlement est souvent agi en groupe, on peut le considérer également comme élément constitutif de la construction d'une loi du plus fort qui est constitutive des bandes délinquantes.

5. Facteurs de risque associés à l'École

Les élèves passent un grand nombre d'heures à l'École et le contexte scolaire joue un rôle très important dans leur développement personnel et social. Les résultats des études suggèrent que le climat de l'École peut contribuer à augmenter les difficultés de l'attention, les troubles oppositionnels et les troubles de comportement et la violence des élèves, dont le harcèlement⁴⁶. De plus, les conflits au sein du personnel de l'école favoriseraient les comportements offensifs, antisociaux et violents des élèves. Enfin, les écoles où les règles ne sont pas claires et centrées sur la coercition et la punition sont fortement associées à l'échec scolaire et à la violence des élèves et au

⁴⁵ Debarbieux et Blaya (2009)

⁴⁶ Kasen, Johnson et Cohen, 1990

décrochage scolaire. D'après de nombreuses recherches⁴⁷, la stabilité des équipes éducatives et leur régulation sont des facteurs explicatifs plus importants que tout autre. La qualité du climat scolaire est également considérée comme essentielle.

La littérature rapporte que certains milieux scolaires résisteraient mieux que d'autres à la propagation des actes violents. Des facteurs de protection liés au travail de collaboration entre adultes, à la présence d'un système disciplinaire clair et cohérent, à la stabilité des équipes d'enseignants et à leur ancienneté, à des activités communautaires pratiquées avec l'École et à l'implication et à la collaboration des parents sont souvent cités comme favorisant le maintien d'un climat scolaire sûr⁴⁸. La présence émotionnelle des adultes est cruciale. Leur présence dans les couloirs, par exemple, est la meilleure manière de faire baisser les actes de violence de hasard et de maltraitance entre élèves. Ce n'est pas une présence de « police » mais une manière de témoigner de l'implication dans la vie des élèves. C'est une des meilleures préventions de la victimation des élèves, et la preuve de leur intérêt pour leur vie. Bref, au niveau scolaire, le climat d'établissement et la qualité des relations enseignants/enseignés peuvent influencer de façon significative l'apparition du phénomène (Anderson et al, 2001) et il en est de même au niveau de la classe⁴⁹ et des styles pédagogiques.

Parmi les facteurs scolaires, la recherche disponible met en évidence un effet lié à un effectif trop important dans l'école et dans la salle de classe⁵⁰. Cependant, cela n'est pas à prendre en règle absolue : la taille de l'effectif n'est un facteur réellement significatif que dans les écoles recevant une population de faible niveau économique et particulièrement des populations de minorités ethniques⁵¹. Ce n'est donc pas une baisse globale du nombre d'élèves par classe qui est en jeu, mais une baisse ciblée sur les établissements de secteurs socialement défavorisés. De plus, il n'est pas du tout évident que la taille de la classe soit un critère suffisant. En effet, la tendance à grouper ensemble les élèves en difficulté dans des classes moins nombreuses est une des tendances les plus fréquentes dans les établissements scolaires. Le regroupement d'élèves en classes de niveau est très clairement corrélé à une augmentation de la victimation. Les travaux qualitatifs comme les travaux quantitatifs sont unanimes sur la question. Une des plus belles démonstrations en a été faite par la sociologue américaine Christine Eith en se basant sur une enquête menée auprès d'un échantillon de 7 203 élèves. Les résultats montrent la grande importance du groupement des élèves dans des classes dites de niveau⁵² : c'est un des facteurs les plus puissants pour expliquer les différences de victimation dans les écoles. Il est, par exemple, deux fois plus explicatif que la monoparentalité. La taille de l'établissement est aussi largement étudiée : une synthèse fédérale⁵³, basée sur plusieurs centaines d'études a en effet montré avec ce que l'auteur nomme « un haut degré de certitude rarement atteint en matière d'éducation » la meilleure efficacité des petites structures tant en ce qui concerne la réussite scolaire que les problèmes de discipline à l'École et cela surtout pour les élèves dont les familles ont des revenus faibles⁵⁴. Cependant, on relativisera ce résultat par deux constatations : la première est qu'un « petit établissement » dans ce pays, comme dans bien des pays anglosaxons est de 1 000 élèves, la deuxième que ce qui est explicatif est surtout que cela s'explique d'abord par une meilleure implication dans la communauté locale et un lien plus fort avec les parents.

⁴⁷ cf. par exemple Gottfredson, 2001)

⁴⁸ Benbenisthy & Astor, 2005; Gottfredson, 2003

⁴⁹ Salmivalli & Voeten, 2004

⁵⁰ Hellman & Beaton, 1986 ; Walker & Gresham, 1997 ; Bowen, Bowen & Richman, 2000

⁵¹ Gottfredson & Gottfredson, 1985 ; Waxman et alii., 1992; Witte, J.F. & Walsh, D.J., 1990 ; Debarbieux, 1996 ; Gottfredson, 2001

⁵² Eith, 2005

⁵³ Raywid, 1999

⁵⁴ Howley & Bickel, 2000